

## PREMIÈRE PARTIE

### LA ROUTE D'OR

*For lust of knowing what should not be known  
We take the Golden Road to Samarkand*<sup>1</sup>.

Flecker

1. *Poussés par le désir de savoir ce qu'on ne doit pas savoir, / nous prenons la Route d'or pour Samarcande.*

# ASIE CENTRALE



## I

### L'INTERNATIONALE

Prenant lentement de la vitesse, le long train quittait la gare du Nord. Sur le quai, mes amis me faisaient des signes et commençaient à s'en aller. Les wagons cahotèrent au passage des aiguillages, et les bouteilles d'eau minérale, près de la fenêtre, s'entrechoquèrent. Bientôt, laissant derrière nous les faubourgs gris et enfumés de Paris, nous roulions sans heurts à travers les paysages du nord de la France balayés par la pluie. La nuit tombait, et, dans mon compartiment, il faisait presque noir. Je n'allumai pas la lumière et réussis à discerner les champs boueux et les bois ruisselants.

J'étais en route pour Moscou et, de là, j'avais l'intention de rejoindre, si c'était humainement possible, le Caucase et l'Asie centrale, Tachkent, Boukhara et Samarcande. Alors que je voyais défiler derrière la vitre les campagnes mornes et détrempées, j'imaginai les montagnes déchiquetées de Géorgie, les déserts dorés, les vertes oasis, les dômes et les minarets ensoleillés du Turkestan. Soudain, alors que j'étais là, assis dans le demi-jour, je me sentis en proie à une prodigieuse excitation.

Je regrettais de quitter Paris. C'était un poste idéal pour débiter une carrière diplomatique, et je n'y avais passé que des années heureuses. C'était la large percée des Champs-Élysées et l'avenue du Bois ; la splendeur de la place Vendôme et de la place de la Concorde ; le vert des arbres ; la vie et les bruits des rues, moins épuisants, plus intimes que le fracas de la circulation londonienne. C'étaient les promenades par les soirées d'été, le long des rives de la Seine, sous les arbres, jusqu'à l'île de la Cité ; les maisons amies et la fraîcheur des pièces lambrissées ; les lumières qui se reflétaient dans le fleuve quand on rentrait chez soi, la nuit.

Et puis Paris, c'était la sensation magique d'être constamment au centre de tout. Il s'y produisait toujours quelque événement, toujours quelqu'un y arrivait ou en partait. Nous vivions dans une atmosphère de crise perpétuelle. Tantôt c'était Ramsay MacDonald et sir John Simon qui, quelque

peu secoués, semblait-il, par une traversée pénible, se rendaient à Stresa pour y discuter avec Mussolini ; tantôt c'était sir Samuel Hoare, toujours élégant et soigné, qui venait voir Laval, l'intelligent Laval, au teint olivâtre, au regard rusé, aux dents noires et à la cravate blanche fripée ; ou bien M. et Mme Baldwin qui avaient quitté précipitamment Aix-les-Bains pour rentrer chez eux, la sérénité de leurs vacances d'été troublée par des bruits de sanctions et la menace d'une guerre ; ou M. Eden, dans une de ses allées et venues à Genève ; ou encore M. Churchill, alors simple député, qui avait le mauvais goût de se préoccuper de questions de défense nationale et venait entretenir les militaires français de leur frontière de l'Est.

Tous ces visiteurs de marque, il fallait les accueillir, les nourrir, leur fournir les derniers rapports sur la situation et les renvoyer par la voie des airs ou par le train, avec leur escorte de secrétaires ou de détectives. À toute heure du jour et de la nuit, les voitures officielles, noires et brillantes, faisaient crisser le gravier de la cour ; la sonnerie des téléphones retentissait, harcelante, ininterrompue ; à la chancellerie, c'était un va-et-vient incessant de coffrets à dépêches en cuir rouge ou noir, remplis de liasses de télégrammes du Foreign Office. Sir George Clerk, le plus hospitalier des ambassadeurs, recevait sans cérémonie, mais avec prodigalité, à la plus magnifique des ambassades. Une existence épuisante, mais des plus amusantes et instructives. Pas étonnant que nous eussions le sentiment d'être plus près du cœur des événements que nos collègues perdus dans leurs ambassades et légations au fin fond de l'Amérique du Sud ou de l'Europe orientale.

Tout ce qui arrivait dans le monde semblait nous affecter plus directement, plus violemment à Paris. Une crise suivait l'autre : la guerre d'Éthiopie, la remilitarisation de la rive gauche du Rhin. La guerre civile espagnole. Chaque fois, des foules mécontentes manifestaient dans les rues. À un moment, les gens voulurent noyer M. Herriot : « À l'eau, Herriot ! » hurlaient-ils. La guerre d'Éthiopie et la menace de sanctions contre l'Italie provoquèrent, de la part de l'aile droite fascisante, une violente réaction contre la Grande-Bretagne. « À bas Clerk », hurlait-on quand l'ambassadeur apparaissait, et on nous donna une section de gardes mobiles, casqués et baïonnette au canon, pour protéger l'ambassade. Au sujet de l'Espagne, les cris de la gauche dominaient ceux des factions rivales. « Des avions pour l'Espagne ! », vociféraient en cadence les manifestants, tandis qu'ils défilaient le long des boulevards. Bizarrement, la remilitarisation de la rive gauche du Rhin, qui, pour des individus informés de ce qui se passait dans les coulisses, constituait la crise la plus grave de toutes, laissa le public relativement indifférent – et, pourtant, s'il avait eu vent de notre refus de soutenir le gouvernement français en cette circonstance vitale, il aurait presque eu le droit de se livrer à quelque extrémité afin de marquer son désaccord avec la politique britannique.

Quant aux affaires intérieures françaises, en ces années troublées d'avant guerre, elles n'offraient pas un tableau moins animé que la scène européenne elle-même. Des émeutes de février 1934 jusqu'à l'arrivée du Front

populaire et aux grèves sur le tas de 1936, la démocratie parlementaire en France fut au comble du désordre et de l'instabilité. Des gouvernements étaient formés et reformés, remaniés sans cesse par des hommes politiques de droite, de gauche ou du centre, sans distinction, que les Français prenaient de moins en moins au sérieux à mesure qu'ils perdaient leur confiance en eux. Certains demeuraient au pouvoir quelques semaines, d'autres quelques jours. On prononçait chaque semaine des discours de plus en plus enflammés, et on dévoilait des scandales de plus en plus infects. À l'extrême gauche et à l'extrême droite se constituaient des groupements armés, toujours prêts à en découdre entre eux ou avec la police. Aux Champs-Élysées, des foules menaçantes de manifestants surgissaient qui remontaient ou descendaient l'avenue, renversant les tables aux terrasses des cafés. Jusqu'à la Chambre des députés où les débats étaient chaque jour interrompus par les cris de « Traître ! » et d'« Assassin ! », voire par des échauffourées générales.

L'élément dominant de la politique française avait longtemps été une forte tendance à gauche et, durant l'été 1936, le Front populaire, avec son cortège de grèves et d'émeutes, avait pris le pouvoir avec une majorité socialiste faible. Derrière cette façade, l'influence des communistes, habilement conduits par Maurice Thorez, grandissait. Aux élections législatives, ils avaient recueilli plus de voix qu'ils n'en avaient jamais eu auparavant. Et pour la première fois, leurs chefs participaient, quoique indirectement, au gouvernement du pays. Dans les syndicats, leur influence grandissait. Ils bénéficiaient des avantages du pouvoir sans en avoir les responsabilités. Ils disposaient de nombreux moyens de pression sur le gouvernement. Certains les tenaient pour responsables des grèves qui paralysaient la vie économique et industrielle du pays.

Deux scènes de cette période d'incertitude et de désordre demeurent gravées dans ma mémoire.

À Boulogne, les grévistes occupaient les gigantesques usines Renault. J'avais réussi à me faufiler, avec deux amis, derrière les piquets de grève postés à la grille. Après avoir erré d'atelier en atelier, parmi des hommes et des femmes qui s'apprêtaient à passer la nuit sur les luxueux coussins de limousines inachevées, nous finîmes par arriver au bureau du directeur général, où le comité de grève avait établi son PC. Luxueusement meublée, la pièce était tapissée, du haut en bas, de drapeaux rouges ornés d'une profusion de faucilles et de marteaux. Sur ce fond improvisé se détachaient les meneurs : assis, mal rasés, le béret ou la casquette sur la tête, la cigarette pendant au coin des lèvres ; massive et redoutable, une femme présidait ; elle faisait voler d'une main preste des aiguilles à tricoter qui m'apparurent symboliques. De ce centre nerveux, sous nos yeux, des ordres étaient envoyés, par messagers ou par téléphone, vers les différents quartiers des usines... Quant à M. Léon Blum, cet aimable socialiste de salon, et au gouvernement qu'il venait de former, les grévistes déclaraient qu'ils s'en souciaient comme d'une guigne. Tout cela ressemblait fort à un acte

tiré d'une pièce de théâtre. Était-ce là une phase transitoire ? Ou était-ce au contraire une préfiguration de l'avenir ?

La seconde image que je garde de ce temps-là, c'est celle d'une foule composée de milliers et de milliers d'individus emportés vers la place de la Bastille, un 14 Juillet. Au-dessus d'elle ondule une forêt de drapeaux rouges, où se détache, çà et là, un drapeau tricolore isolé ; et l'on reconnaît, sur d'immenses panneaux portés sur les épaules des manifestants, l'effigie de Staline – bonasse et funeste –, qui couve les événements, et celles des dirigeants communistes français : Maurice Thorez, carré, l'air congestionné, qui, lorsque la guerre éclatera, s'enfuira à Moscou ; Gabriel Péri, le frêle intellectuel, qui deviendra un des chefs de la Résistance et sera torturé jusqu'à la mort dans les prisons de la Gestapo ; Jacques Duclos, avec ses lunettes et son air malin ; André Marty, le mutin de la mer Noire ; Marcel Cachin, devenu le vétéran vénérable du communisme français. Une grande et pâle jeune fille qui avance à grands pas, les cheveux noirs au vent, mène le cortège. De temps en temps, dans la foule, des groupes se mettent à chanter et les accents lugubres de *L'Internationale* s'élevèrent et retombent au-dessus du tumulte. Puis éclate un cri perçant repris par des milliers de voix rauques qui scandent le slogan : « LES SOV-I-ETS PAR-TOUT ! LES SOV-I-ETS PAR-TOUT ! »

Compte tenu de l'instabilité où se trouvait leur pays, avec l'armée allemande réinstallée en Rhénanie et un gouvernement faible au pouvoir, il était naturel que nombre de Français se missent à regarder autour d'eux avec une anxiété grandissante. Leurs regards se tournaient vers l'est : au-delà des fortifications rassurantes de la ligne Maginot, vers l'ennemi héréditaire, l'Allemagne, et, plus loin, toujours à l'est, la Russie, en qui la France venait de trouver une alliée qu'elle n'avait pas encore soumise à l'épreuve des faits ; la Russie, dont les chefs, estimaient-ils, portaient une bonne part de responsabilité dans l'état de la France actuelle.

La Russie paraissait détenir la réponse à de nombreuses questions que se posait la France : pouvait-elle compter sur l'aide soviétique dans l'éventualité d'une guerre contre l'Allemagne ? De quelle importance serait cette aide ? Qu'en était-il de l'Armée rouge ? Quelle était la position économique et industrielle des soviets ? Les Russes, agissant par l'intermédiaire de l'Internationale communiste, étaient-ils responsables des troubles politiques et industriels qui surgissaient dans le pays ? S'il en était ainsi, pourquoi minaient-ils ainsi les forces de leur unique alliée ? Les Russes laisseraient-ils les républicains espagnols dans l'embarras ? Donneraient-ils, en cas de besoin, leur aide à la Tchécoslovaquie et à la Pologne ? Dans le système soviétique, la France pouvait-elle trouver une solution à certains de ses problèmes sociaux et économiques ? Ou était-ce là au contraire une menace à laquelle le fascisme ou le nazisme offraient seuls une réponse ?

Et la France n'était pas la seule concernée par ces problèmes. Pour chaque Européen, il était d'une importance vitale de savoir ce que



représentait l'Union soviétique, quels étaient ses desseins et quel rôle elle jouerait dans le conflit international qui, dès cette période, semblait inévitable. Les années que j'avais passées dans ce pays, dans l'atmosphère essentiellement continentale de la politique parisienne, m'avaient convaincu que, sans une connaissance personnelle de l'URSS et de son système politique, on ne pouvait se faire de la situation mondiale qu'une image forcément incomplète.

La Russie présentait aussi d'autres attraits : après une année passée au Foreign Office et trois années à Paris, j'avais décidé que changer d'existence et mener une vie plus active et moins luxueuse ne me ferait pas de mal.

J'avais vingt-cinq ans. Mais je commençais à m'installer dans des habitudes ; peut-être – me disais-je dans mes rares moments d'introspection – étais-je en train de m'embourgeoiser. Entre les costumes filetés de chez Scholte, les chemises bleu et blanc de chez Beale & Inman aux cols soigneusement amidonnés, les chaussures élégantes de chez Lobb et l'œillet rouge foncé que le fleuriste du faubourg Saint-Honoré renouvelait chaque matin, le rythme de mes journées était immuable : le matin, une courte promenade sous les arbres des Champs-Élysées, ou quelquefois un tour à cheval dans les avenues feuillues du Bois ; puis la tâche quotidienne, peu pénible, de rédiger, sur du papier bleu épais, des télégrammes et des dépêches où, je m'en flattais, se reflétait discrètement, aussi bien dans le style que dans l'écriture, une éducation classique. Quelques coups de téléphone. Quelques visites au Quai d'Orsay ; l'odeur de la cire dans les couloirs ; l'odeur de renfermé des bureaux encombrés et surchauffés. « Comment allez-vous, cher collègue ? » Déjeuner au restaurant ou bien chez des amis : conversations politiques et mondaines, d'où découlait un agréable sentiment de satisfaction. Puis encore des télégrammes, encore des dépêches, encore des coups de téléphone, jusqu'à l'heure du dîner. Un bain. Un apéritif. Et puis, toutes les lumières, toutes les couleurs, toutes les odeurs, tous les bruits de Paris la nuit. Dîners officiels en habit, toutes décorations dehors. Petits dîners intimes, en smoking, agrémentés de cette conversation générale, d'un type particulier, où excellent les Français. Les femmes les mieux habillées, la meilleure cuisine, les meilleurs vins, le meilleur cognac du monde... Sorties au restaurant, sorties dans les boîtes de nuit... Le Théâtre de Dix Heures, les chansonniers et leurs plaisanteries sur la politique et l'amour. Le Tabarin : le tourbillon strident et martelé du french cancan ; les cuisses grassouillettes des danseuses dans leurs longs bas de soie noire. Semaine après semaine ; mois après mois. C'était une existence agréable, mais qui, indûment prolongée, menait fatalement à une maladie de foie chronique ou à des conséquences pires encore.

J'ai toujours eu le goût des contrastes et, après la capitale française, où en trouver de plus complet qu'à Moscou ? J'avais une certaine connaissance de l'Ouest. Désormais, je voulais connaître l'Est.

Ce que je savais de la Russie et des Russes, je le tenais en grande partie des Russes blancs émigrés des deux sexes, espèce inconséquente et charmante qu'on rencontrait dans les boîtes de nuit de toutes les capitales du monde, et qui était, à cette époque, particulièrement bien représentée à Paris. Par eux, et grâce à des films soviétiques que j'allais voir dans un petit cinéma derrière l'Odéon, je m'étais fait, à tort ou à raison, l'idée que la Russie était une contrée mystérieuse et colorée, différente des autres pays, offrant de meilleures chances d'aventure. Mon esprit me suggérait que par Moscou passerait peut-être la route qui m'emmènerait au Turkestan, à Samarcande, à Tachkent, à Boukhara, des noms qui avaient pour moi – et qui gardent d'ailleurs – un incomparable attrait. Je décidai d'y solliciter mon transfert.

Tous ceux que je consultai m'assurèrent que je commettais une grave erreur : l'ambassade de Moscou était une voie de garage ; la vie y serait encore plus sédentaire et bien plus monotone qu'à Londres ou à Paris. Je passerais des heures dans une chancellerie surchauffée, où me confinaient un climat rigoureux, des supérieurs impitoyables et les machinations de la Guépéou. Ma seule détente serait les épuisantes réunions officielles où je rencontrerais toujours les mêmes ennuyeux collègues des autres missions diplomatiques. Je ne verrais pas de Russes et ne pénétrerais pas le moins du monde dans les méandres de la politique soviétique. Quant au Turkestan, je n'y parviendrais jamais. Personne, me dit-on, n'y était allé depuis vingt ans. Avant la révolution, le gouvernement tsariste s'était déjà efforcé d'en écarter les étrangers ; aujourd'hui, la question d'un voyage là-bas ne se posait même pas, surtout pour un fonctionnaire britannique. Pourquoi ne pas attendre que le cours normal des événements m'expédie à Rome, Washington ou Bruxelles ?

Ma conduite a toujours plus ou moins obéi à un certain esprit de contradiction. Ces conseils bien intentionnés me décidèrent : j'étais résolu à partir pour la Russie le plus tôt possible. Les chefs de cabinet du Foreign Office se révélèrent des alliés surpris, mais tout acquis à ma cause, car j'étais le premier agent du Cadre à solliciter un poste aussi notoirement désagréable, et les dispositions nécessaires furent promptement prises. C'est ainsi que, par cette soirée de février 1937, froide et plutôt morne, je me trouvai confortablement installé dans un wagon-lit bien chauffé de première classe, en route pour Moscou.